UN LIEUTENANT **À DINANT**

Vice-président du Cercle d'études Charles de Gaulle, Christian Ferrier est incollable sur l'histoire des nombreux séjours du général en Belgique : « Au début du XXe siècle, ce jeune officier connait déjà très bien notre pays où il a des attaches. Sa sœur aînée, Marie-Agnès, vit à Charleroi avec Alfred Cailliau, un ingénieur des mines. En 1914, sorti de Saint-Cyr depuis deux ans, le lieutenant de Gaulle caserné à Arras au sein du 33e régiment d'infanterie a d'ailleurs pour projet de passer ses vacances d'été à Dinant où sa sœur a loué une villa… Mais en août 1914, s'il vient effectivement dans la cité mosane, c'est en uniforme et pour y faire son baptême du feu ! »

Présent en Belgique à partir du 13 août 1914, le 33e RI bivouaque du côté d'Anthée lorsque, dans la soirée du 14, il reçoit l'ordre de se diriger vers Dinant où il doit venir en soutien au 148e RI déjà présent derrière les murs de la citadelle, sur la rive droite de la Meuse. Dans la nuit du 14 au 15, la 11e compagnie dont de Gaulle commande la 1re section s'approche de son objectif. Dans son carnet de campagne, le lieutenant écrit : "A 6 heures du matin, boum ! boum ! La danse commence. L'ennemi bombarde Dinant avec fureur. Ce sont les premiers coups que nous recevons de la campagne. Quelle impression sur moi ? Pourquoi ne pas le dire ? Deux secondes d'émotion physique : gorge serrée. Et puis c'est tout. Je dois même dire qu'une grosse satisfaction s'empare de moi. Enfin ! On va les voir ? J'avale un café dans un caboulot de la route et je parcours la compagnie. Les hommes ont fait le café. Ils entendent les coups de canons et les obus qui éclatent. Ils ont commencé par être graves, puis la blague reprend le dessus et ne les quittera plus. Je plaisante avec eux. Allons ! De ce côté-là, je parle de la frousse possible, tout ira bien ! Mais nous sommes bien mal ici. Les obus éclatent au-dessus de nos têtes. »[1]

En fin de matinée, les fantassins du 148e RI sont contraints de fuir la citadelle de Dinant qui ne supporte plus le feu de l'artillerie allemande et voici ces soldats détalant les 408 marches, se précipitant sur le pont pour rejoindre la rive gauche sous les tirs nourris et meurtriers des Allemands qui leur infligent d'immenses pertes. La compagnie du lieutenant de Gaulle, cachée jusque-là dans la tranchée du chemin fer, non loin de la rue de la Station et du pont, va bientôt passer à l'action.

Charles de Gaulle raconte : « Voici que les débris des 10e et 12e compagnies, une poignée d'hommes blessés, ont évacué la citadelle par ordre. Le commandant Grasse est pâle et triste comme la mort. Il est resté là-bas jusqu'au bout. Ces tristes débris franchissent le pont de la Meuse aussi vite que peuvent les porter leurs membres blessés. (…) C'est à nous d'intervenir. Car nous sommes une suprême réserve destinée avec deux sections du 148e à exécuter, si l'ennemi tente de passer le pont sur les talons de nos compagnies massacrées, une contre-attaque à la baïonnette. (…) Quelques mots aux hommes : "Attendez un peu ! La 11e va donner. On va les f… à la Meuse." Tous sont pleins de résolution. (…) Le capitaine Bosquet nous crie : "La 11e en avant ! Sur leurs talons ! De l'autre côté du pont ! La 1re section en tête !" Je hurle : "Première section ! Avec moi en avant !" et je m'élance, conscient que notre seule chance de réussite est de faire très vite avant que l'ennemi, qu'on voit refluer précipitamment, n'ait eu le temps de se retourner. J'ai à peine franchi la vingtaine de mètres qui nous séparent de l'entrée du pont que je reçois au genou comme un coup de fouet qui me fait manquer le pied. Les quatre premiers qui sont avec moi sont également fauchés en un clin d'œil. Je tombe, et le sergent Debout tombe sur moi, tué raide. Alors c'est pendant une demi-minute une grêle épouvantable de balles autour de moi. (…) Je me tiens le raisonnement suivant : "Mon vieux, tu y es !" Puis, à la réflexion : "La seule chance que tu aies de t'en tirer, c'est de te traîner en travers de la route jusqu'à une maison ouverte à côté par bonheur" (NDLR : à 50 mètres environ). La jambe complètement engourdie et paralysée, je me dégage de mes voisins, cadavres ou ne valant guère mieux, et me voici rampant dans la rue sous la même grêle qui ne cesse pas, traînant mon sabre par sa dragonne encore à mon poignet. Comment je n'ai pas été percé comme une écumoire durant le trajet, ce sera toujours le lourd problème de ma vie. (…) Enfin je parviens à la maison. Elle est pleine de gens qui, pris par la rafale, s'y sont rués en la voyant ouverte. Presque tous sont blessés. (…) Dehors la canonnade n'a pas cessé du côté de l'ennemi, mais la fusillade s'apaise. Sur la route couverte de mourants, un concert de lamentations et d'appels au secours. La bonne vieille qui habite la maison nous offre du café. Elle est à moitié folle de terreur. Et nous passons là près d'une heure d'angoisse. L'ennemi ne vient toujours pas ! » [1]

© Doc

Le lieutenant Charles de Gaulle.

Et il ne viendra plus ce jour-là, les Allemands, ayant eux aussi d'énormes pertes, se refusent à passer sur le pont et quelques heures plus tard, ils abandonnent la citadelle aux Français.

« Le futur président est un miraculé », commente Christian Ferrier. « Il aurait pu être tué dix fois lorsqu'il rampait pour chercher un abri devant le pont de Dinant et on peut se dire qu'alors l'histoire du XXe siècle eut été différente. » Charles de Gaulle souffre d'une blessure par balle (plaie au péroné droit avec paralysie du sciatique) mais il ne s'en préoccupe que très peu. Il savoure d'abord la revanche de ses camarades de combat. « Mais voici que la canonnade française commence », écrit-il. « Tous nous tendons l'oreille, haletants ! Les obus français passent en geignant au-dessus de nos têtes. Un homme valide grimpe sur le toit et aperçoit notre infanterie qui couronne les hauteurs à l'ouest. L'espoir renaît dans nos cœurs. Il y a une heure de combat furieux d'une crête à l'autre ! Puis soudain sur la route de Philippeville, une dégringolade d'infanterie qui roule vers Dinant. Nous regardons. C'est le 73e qui court nous venger. Je me précipite dehors, appuyé sur un caporal que je rencontre, et rallie en route une poignée d'hommes du 33e qui sont épars dans les maisons. (…) Boitant et lamentable, je me traîne jusqu'au pont de la Meuse. (…) Le feu de l'ennemi s'éteint fort vite et il évacue presque aussitôt la citadelle que le 8e, ou mieux un bataillon du 8e, accouru par une autre route plus au sud, reprend d'un élan en interprétant le chant du départ. Malgré les projectiles qui tombent encore par-ci par-là, les habitants sont sur leurs portes maintenant ouvertes et acclament les soldats. Une cinquantaine d'Allemands étaient parvenus à passer la Meuse et sont rejetés à la baïonnette dedans. »

Derrière Christian Ferrier, on voit la rue de la Station où le lieutenant de Gaulle faillit mourir en août 1914. Dans le prolongement de cette artère, se trouve le pont de Dinant surplombé par la citadelle. L'endroit précis où le jeune officier tomba se trouve au niveau de l'îlot directionnel, juste devant l'autobus jaune.

Evacué jusqu'à Anthée, le futur général ne reçoit des premiers soins que le 16 août, au sein d'une « ambulance » improvisée dans le bâtiment de l'école communale. Il écrit : « Le 16 août, réveil à 6 heures du matin. Pour la première fois, cela peut sembler bizarre, je m'occupe de ma blessure. Elle ne m'a fait souffrir à aucun moment, mais mon pied droit est paralysé. Je regarde ma jambe. Voici le trou d'entrée, pas de sortie, donc elle est dedans, la coquine. Le poste de secours est plein de blessés, peu du 33e, beaucoup du 8e qui a vigoureusement donné. » Christian Ferrier raconte la fin de la grande guerre du général : « Le 16 août, avec d'autres blessés, il est conduit en automobile au château d'Ostemerée à Serville. C'est là qu'un jeune notaire de Philippeville, Paul Le Boulengé, le prend en charge dans sa voiture. Avec deux autres blessés, Charles De Gaulle est déposé à Charleroi. Avant de prendre le train pour Arras, il rend visite à sa sœur. Cette retraite le conduit ensuite à Paris, à l'hôpital Saint-Joseph où la balle est extraite, et enfin sur Lyon, à l'hôpital Desgenettes. Il repart sur le front où il est à nouveau blessé en Champagne. Et une troisième fois, plus sérieusement, en mars 1916, à Douaumont où il est fait prisonnier et le reste jusqu'à l'armistice de 1918. » ■

[1] Charles de Gaulle, « Lettres, notes et carnets, 1905-1918 », Plon, 1985. Cité par Christian Ferrier in « Dinant et Charles de Gaulle», broché, 2014.